

PLUS MALIN QUE SATAN

LÉGENDE



Un jour, le diable était assis sur une pierre le long d'un chemin isolé et semblait être bien triste. Il reposait la tête dans ses mains, fixant la terre devant lui, le visage bouleversé, bref il paraissait tout à fait découragé.

Voilà qu'arrive la vieille Londine, la diseuse de bonne aventure, ou la sorcière comme on la nommait dans

le village.

— Hé bien Maître ! dit-elle en apostrophant satan, tu parais bien triste aujourd'hui ! Qu'y a-t-il ?

— Je crois que j'ai bien de quoi être triste ! Travailler de la sorte, et ne rien gagner encore.

— Comment cela ? dit Londine.

— Connais-tu ce vieux couple là-bas ? Et le diable indiquait une ferme à quelques arpents de lui.

— Le vieux et la vieille de là-bas ? Si je les connais ? ...

— Un beau couple et bien paisible, hé ! grinçait tristement le démon.

— Oh ! ce n'est que cela qui t'embarrasse ! s'écriait la sorcière en riant. Vraiment une vieille paire bien accouplée ; et cela ne voudrait te permettre de te mêler de leurs affaires !

— C'est justement cela ! J'ai travaillé depuis leur union, il y a près de quarante ans de cela, pour semer la discorde entre eux, mais je n'ai pu réussir jusqu'à présent. Je n'aimerais pourtant pas abandonner l'entreprise, après tant de peines ; cependant je commence à désespérer.

— Que me donneras-tu si je fais la besogne pour toi ? demanda Londine, d'un ton railleur.

— Tu mettras la discorde entre ces bons vieux !

— Oui, moi, je le ferai.

— Combien penses-tu qu'il te faudra de temps pour cela ?

— Oh, un ou deux jours.

— Tu ferais en si peu ce que je n'ai pu faire en quarante ans ?

— Oui ! Oui ! ricanait la vieille sorcière, pour montrer au diable, qu'il y a sur la terre du monde plus fin que lui.

— Si tu sais faire ce que tu dis je te ferai cadeau d'une paire de nouvelles pantoufles.

— Accepté ! dit la vieille pécheresse. Maintenant c'est jeudi. Reviens samedi à midi avec les nouvelles chaussures. N'oublie pas de les apporter.

Ce disant, la vieille Londine s'en va en clopinant et méditant sur les moyens à prendre pour exécuter la commission du diable. Le lendemain, vendredi matin, elle se rend à la ferme pour tenter sa fortune comme elle l'appelle. Tout était là selon ses désirs. Elle trouve la bonne fermière seule, pelant des pommes de terre pour le dîner, tandis que le mari travaille au champ, à environ un mille de là. Londine, s'approchant de la ménagère lui souhaite le bonjour et s'annonce en disant :

— Je suis la vieille Londine, la diseuse de bonne aventure du village. Peut-être aimeriez-vous faire dire votre avenir ?

— Je n'ai rien à faire avec des diseurs de bonne aventure, sors bien vite, ou je te montrerai le chemin.

— C'est justement comme je m'y attendais, dit Londine ; parce que je suis une diseuse de bonne aventure, l'on n'ose pas m'écouter et l'on me met à la porte. Ne devrais-je pas avoir prévu que vous me traiteriez ainsi ? Si vous ne voulez pas m'écouter, souffrez-en donc les conséquences. En disant cela, elle se tournait pour quitter la maison.

— Bien qu'as-tu à dire ? demanda la femme, en rappelant la sorcière.

— Rien, si vous ne l'aimez pas, répliqua Londine, d'une voix aigre. Pourtant je ne venais pas pour me fâcher, quoique je susse presque d'avance comment on me traiterait. Je venais simplement vous dire la vérité, que vous l'aimiez ou non.

— Eh bien ! Qu'y a-t-il ?

— Il vous surviendra bien des misères, et tout ce que je puis dire, c'est qu'elles viendront bientôt, votre mari vous les apportera et il n'y a qu'un seul moyen pour vous en tirer saine et sauve.

— Quel est ce moyen ? demanda l'autre, d'un ton craintif.

— C'est un moyen bien bizarre auquel vous n'ajouterez peut-être pas foi, mais n'importe. Le voici : quand votre mari dort profondément, il faut prendre son rasoir et couper un poil de son gosier ici ; la sorcière indique la place sur sa propre gorge pour la montrer à la fermière. S'il n'en résulte aucun bien, en tous cas cela ne fera pas de tort, dit la vieille femme. Précisément ; mais ce sera pour le mieux si vous agissez le plus tôt possible.

Elle s'en allait ensuite ; mais la vieille femme la rappela en demandant combien elle exigeait pour ce service.

— Rien du tout. Je vous le dit par pure affection. Que le bon Dieu vous préserve de tout malheur.

Quand la sorcière passa la barrière, elle se frottait les mains, se disant à elle-même :

— Jusqu'ici mon affaire va à merveille. Maintenant, au vieux.

Elle prit un chemin détourné pour ne pas éveiller de soupçon.

— Monsieur, je viens par ici à dessein, dit la vieille Londine, pour vous avertir du danger qui vous menace.

— Qui es-tu ? demanda brusquement le fermier.

— Je suis la vieille Londine, la diseuse de bonne aventure.

— Je n'ai rien à faire avec toi, va ton chemin, et laisse-moi tranquille ; puis il lui tourna le dos pour continuer son ouvrage.

— Je ne viens pas pour vous dire votre avenir, répliquait Londine, mais seulement pour vous prévenir d'un certain danger.

— Va-t-en ! Je ne veux plus entendre une seule parole.

— Soit ! Qu'on t'assassine donc ; peu m'importe, dit-elle, en s'éloignant brusquement.

— Assassiner ! Qui est-ce qui parle d'assassiner ?

— C'est moi, et je ne suis pas la seule.

— On me tuera, dis-tu !

— Oui ! vous.

— Qui voudrait me tuer ?

— Nul autre que votre femme.

— Tu es une menteuse ; sois confondue ! s'écriait l'homme, presque furieux.

— Eh bien ! le temps l'apprendra. J'entendais le monde dire cela, et j'ai pensé qu'il serait prudent de vous en avertir. Vous feriez bien d'avoir l'œil sur votre femme et de l'éprouver en tous cas.

— Comment ! Elle voudrait m'assassiner ? et pourquoi ?

— On dit qu'elle veut essayer de vous couper la gorge avec votre rasoir, pendant que vous dormirez ; et cela, à la première occasion qui se présentera. Pourquoi veut-elle faire cela, je l'ignore.

— Je vais voir ; dit le fermier, maussadement, et si tu as calomnié, tu auras affaire à moi.

— Je ne dis que ce que j'ai oui dire ; examinez par vous-même et vous verrez. Bonjour, monsieur.

Après quoi, Londine partit, se disant :

— A la bonne heure ! le vieux est aussi dans de bonnes dispositions ; j'aurai bientôt mes souliers.

Quand le fermier vint chez lui, à midi, pour prendre son dîner, il épiait sa femme strictement, et voyant qu'elle le regardait de temps en temps furtivement avec défiance, il devint soupçonneux, et il commençait à parler et à agir avec aigreur. Ah ! pensait l'épouse je vois déjà venir l'orage. Après le dîner, le mari se coucha comme d'habitude pour prendre son somme, mais cette fois-ci pour éprouver sa femme. Ayant fermé les yeux il fit semblant de dormir fortement. Sa femme continua son ouvrage ordinaire après le repas jusqu'à ce qu'elle le crût profondément endormi. Alors elle se rendit dans l'appartement de son mari et pour s'assurer s'il était assez bien endormi afin de pouvoir exécuter l'opération, elle renversa volontairement une chaise mais le ronflement ne fut pas interrompu. Elle s'approche alors prudemment

du bureau, l'ouvre avec précaution, en ôte le rasoir, et l'ayant dégainé, se dirige sur le bout du pied vers son mari. Elle se courbait sur lui tenant en main le rasoir pour couper le poil fatal, quand à sa plus grande surprise, l'homme se lève en sursaut, la prend par la main, le rasoir tombe à terre, ensuite, dans sa fureur il lance sa femme dans un coin de la chambre.

Et le bruit court que depuis cet instant les deux vieux n'ont plus eu un moment de paix ou de repos, et qu'ils ont été obligés de se séparer.

Le lendemain, vers midi, la vieille sorcière était sur le chemin près de la ferme et le diable l'attendait sur la même pierre où il l'avait attendue deux jours auparavant. Quand satan la vit, il grimpa pardessus la clôture et fixant les chaussures au bout d'une longue perche s'appropriait à les lui donner.

Eh bien ! Vieux gamin, qu'en dis-tu ? ricana la sorcière. As-tu peur de moi ?

En effet, et avec raison, riposta le démon. Tu fais en un jour ce que je n'ai pas été capable de faire en quarante ans. Tu es plus forte que moi. J'ai bien raison d'avoir peur de toi. Tiens prends les pantoufles, tu les as bien gagnées par tes œuvres.

Chers lecteurs, je ne veux pas prêter serment de la véracité de cette histoire telle qu'elle est racontée, mais ceci est vrai : Qu'il y a des démons pareils en chair humaine, qui, par leur malice réussissent à conduire leurs prochain au péché, donnant ainsi la mort à l'âme et accomplissant ce que le diable peut-être n'aurait jamais pu faire.

C'est de ces diables que Jésus-Christ a dit : "Malheur à celui par qui le scandale arrive. Il lui serait mieux d'avoir une meule attachée au cou et d'être précipité au fond de la mer."

Traduit de l'anglais, par L. D.

PROVERBES ETRANGERS

Ce vieux dicton espagnol qui veut dire : "Le bossu ne voit pas sa bosse, il voit celle de son compagnon," est une variante de ce proverbe de l'Evangile : "On voit une paille dans l'œil de son voisin, et on ne voit pas une poutre dans le sien." Mais par la façon dont le burin de l'artiste l'a interprété il acquiert une portée plus grande, car si d'un côté, dans

Le bossu qui ne voit pas sa bosse

il y a l'aveuglement dont nous sommes tous frappés, en ce qui concerne nos défauts physiques et moraux, de l'autre il y a une hypocrisie.



Le premier bossu fait tout ce qu'il peut pour cacher son infirmité ; il a fait rembourrer son pourpoint il s'est engoncé dans une collerette à double rang et il fait flotter son manteau pour voiler autant que possible sa prééminence.

Et, à cause de cela, l'autre est en quelque sorte autorisé à le railler. Mais derrière le railleur, il est d'autres gens qui se moquent de tous les deux.

C'est ainsi dans la vie, comme, l'a dit, en excellents vers, le bon La Fontaine, le Créateur du genre humain nous a donné à tous une besace pareille :

Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.